

BEST 160

POSTERS : SAXON / SPRINGSTEEN

**RADIO
CLASH
SUR PARIS**

**interviews:
GENESIS
LAVILLIERS**

Joe Strummer et Paul Simonon

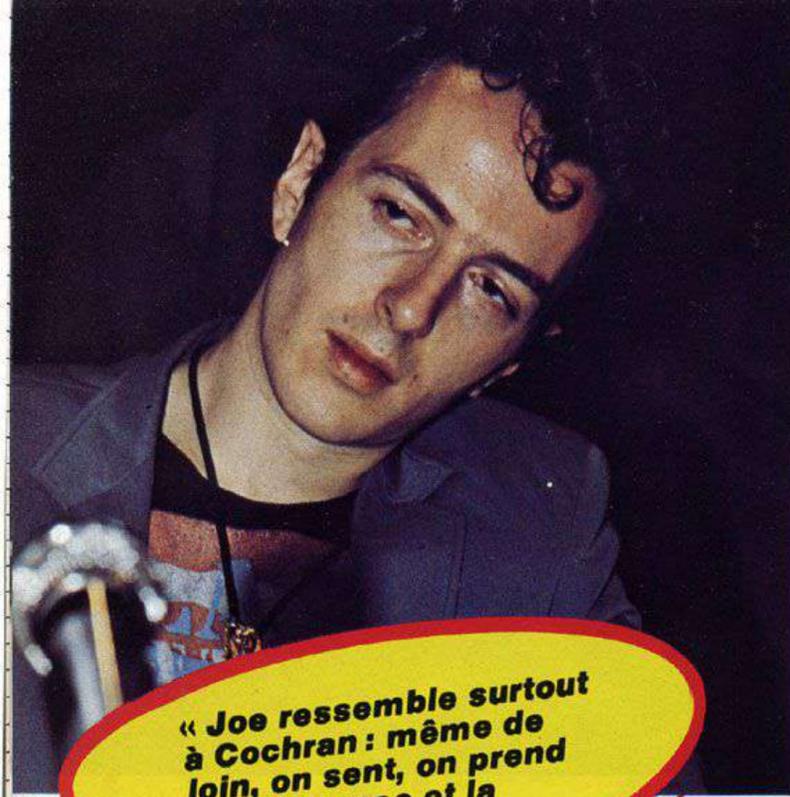




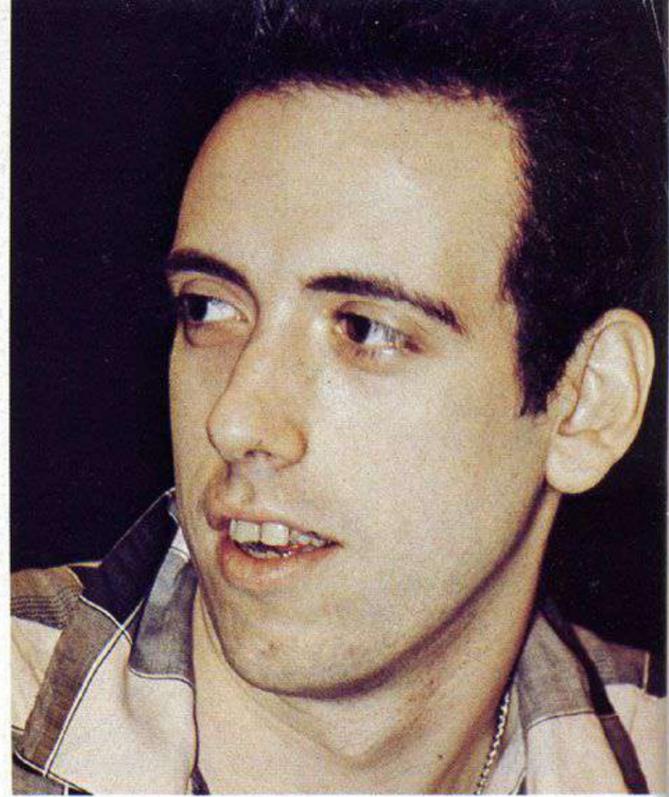
Joe Strummer

CLASH HEBDO

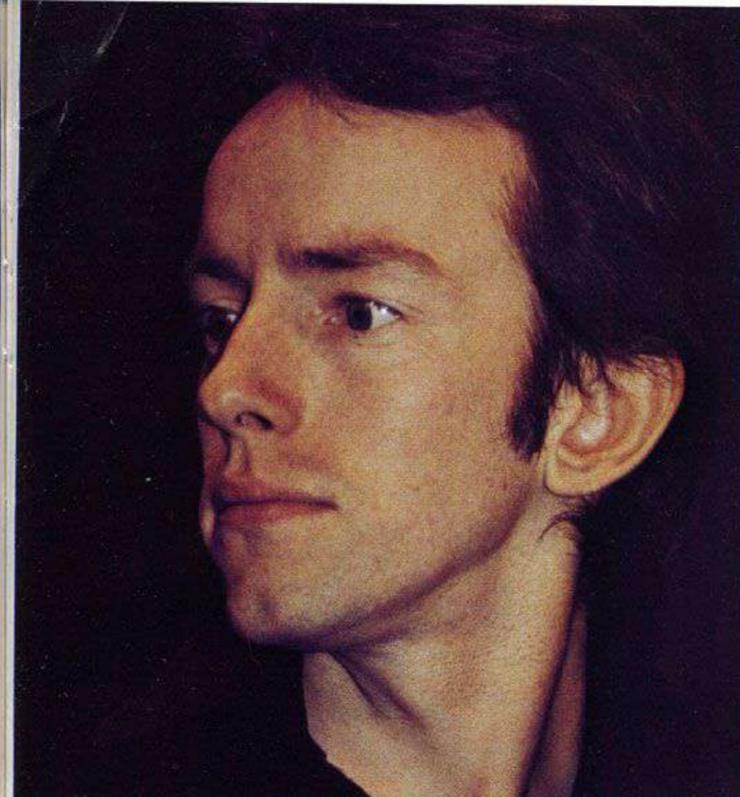
« *The Magnificent Seven* », « *Le dernier pogo à Paris* », « *Les derniers jours de Mogador* », « *Radio Clash sur Paris* », etc. sont les titres auxquels vous avez échappé pour cette brillante semaine qui vit Joe, Paul, Mick et Topper faire résonner une dernière fois le temple kitsch de Paulette et Marcel. Vous n'échapperez pas, par contre, aux pages du bloc-notes que François Ducray a arrachées pour fêter l'incontestable événement d'une rentrée mollassonne.



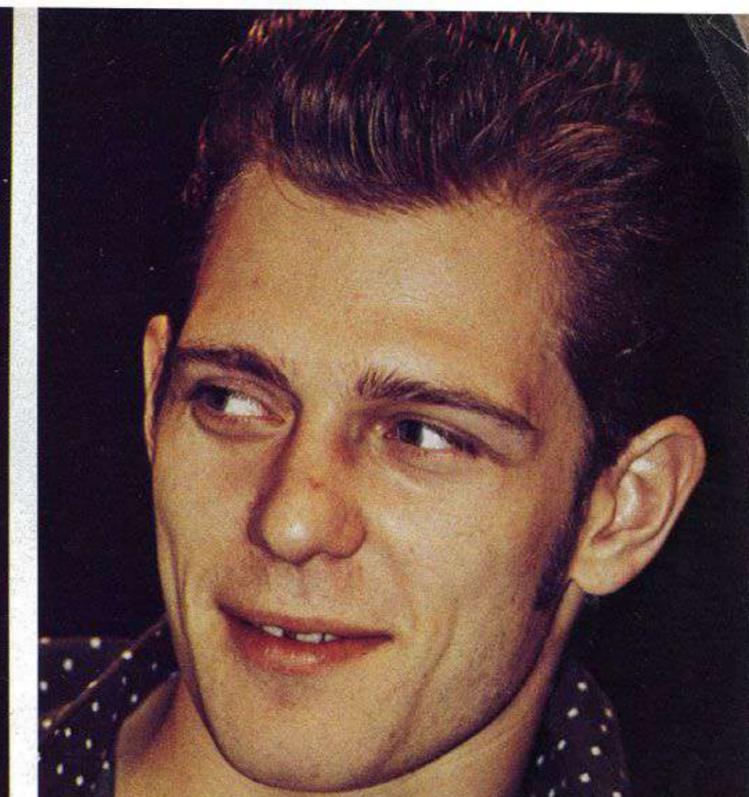
« Joe ressemble surtout à Cochran : même de loin, on sent, on prend l'intelligence et la ferveur. »



Mick
Joe



Topper



Paul

largeurs. Ce Strummer n'est qu'un sale con frimeur de plus ».

Hier, monté en scène à 8 h, le groupe ne l'a quittée qu'à 10, exsangue et... ravi. Oh, ça pataugeait bien un peu sur les bas côtés, Topper s'est fendu de quelques pains, Joe a égaré son jack, Mick Jones s'est pris une paire de riffs dans les attitudes martiales, Paul Simonon, bien sûr n'a pas flanché d'un poil. Mais ça roulait coton, à vue peut-être. C'est pas Foreigner, c'est Clash. Et les skins ont bien un peu frotté les étonnés autour, vaguement chatouillé le punk égaré, c'était un bon soir de démarrage, même pour ceux qui ne virent que celui-là. On a droit à un très bon tiers de « Sandinista ! », à une honnête moitié de « London Calling », plus un extrait de « Give 'Em Enough Rope » et quelques lambeaux du premier en rappel. Plus un quarteron de nouveaux titres mi-dub, mi-rap, mi-blues, mi-gras. Derrière, un funambule rejoue les « Enfants du Paradis » sur un perchoir et graffite sur une toile de fond faite de calques : scène de rue new-yorkaise légèrement superficielle, passablement téléphonée, mais ce genre d'éclairage cafouilleux, pour moi, vaut toutes les myriades de projecteurs éberluants du monde entier. Le funambule est un zazou nommé Futura 2000, un visionnaire de portière qui n'a sans doute pas tort.

Carnet : vendredi 25/9/81

OK, hier, c'était fangeux : Strummer a foiré « Magnificent Seven », pataugé dans « The Call Up » et archi perdu les pédales au cours de tous les titres lents. Mais c'est bizarre : en fait, les Clash ne changent guère de répertoire, ils jouent à l'improviste, au petit bonheur la chance ; poussent au plus loin leur aspect naturel, spontané. Quelquefois, c'est superbe, d'autres, c'est naufrageux. Et alors je me réjouis : qu'est-ce que ça peut faire, on n'est pas au Musée Grévin, et les fautes, les cafouillages, les plongeons, font aussi de la musi-

que, une face B baclée, une atmosphère brouillardée, brouillon. Pas comme les Who qui, quand ils poussent la note, paument tout : les Clash, eux, pataugent au jugé et s'en sortent à l'instinct. Que Strummer grogne au lieu de chanter, après tout, c'est à cause de ça qu'il compte. Ou que Jones s'embarlificote dans ses accords nous fait grincer, mais c'est pas lui Ted Nugent ou Robert Fripp. Ce qui se passe, c'est tout simplement de la substance humaine, à vif, franco de port, et si vous voulez Genesis, de grâce...

En d'autres termes, ce jeudi, un public mou de la chique, Clash déconcentré, et les comptables atrabilaires devraient taper des mains en recevant du groupe ses faiblesses en direct. D'ailleurs, j'aime bien, moi, quand Clash traîne la patte : ce méli-mélo de rock épars, de reggae zigzagant et de frénésie blête, ces contorsions qui font sous elles, tout ça donne une espèce de blues pathétique et attachant. Et puis, encore, enlève la pêche, restent quand même les textes, hein, et les ruines mélodiques des Clash, j'affirme, nous ravalent dix fois plus la façade que n'importe quel impeccable set de qui vous voudrez. Question d'intensité, pas de goût.

Carnet : samedi 26/9/81

Aujourd'hui, j'y vais pas. Trois jours de zone aux basques des Clash, les seigneurs, j'en ai ma claque. Mercredi, Zermati m'a ouvert accès au backstage, un cloaque pas possible : d'abord, forcément, les roads qui vont et viennent à travers les couloirs exigus ; ensuite, les fans qui se pressent, normal, et qui discutent à tours de bras, pochettes de disques en avant et l'invective en bandoulière, gentils et courtois, confus avant et vaniteux pas qu'un peu après, enfin, mais pas pour le meilleur, les « amis », l'entourage, cette poche visqueuse, ce marécage de gens

qui se font une vie d'ouvrir les portes, une gloire de vous les refermer au nez, un sacerdoce de recueillir le moindre glaviot des stars. Et paf, voilà, peu à peu, volontairement ou pas, les Clash sont accessoirement ça, des stars. Tout le biniou vomit par eux, ces années de galères somptueuses et rédemptrices, ces discours d'orgueil et d'étincelles, ça n'a que, bien sûr, abouti à les isoler dans leur grandeur, leur certitude, leur vertu, et les Clash se retrouvent héros, vilipendés ou adulés de sept ou vingt-trois coteries opposées, bruyantes, venimeuses et idôlatres, qui se les portent vite fait, par élimination, par acclamations, sur le pavois jadis hardiment dégage. Merde alors. Kozmo vinyl, le Co-Manager, un ectoplasme sympathique et totalement perdu, ne sait plus si ses copains méritent le plumard des princes ou souhaite encore la piaule des calamiteux. Ils sont, par leur audace même, par leur courage et leur teneur, une fois de plus, à la croisée des chemins : face aux pressions, faut-il tirer une bordée vers la gauche ou la droite, ou continuer à s'abriter et filer sous les vents ? Au vu des entourages glauques et gluants, j'opte pour la remise parieuse des enjeux : les Clash détestent qu'on les plie, et leurs potes les plus nazes font les plus larges douves.

Zermati, qui possède à jamais un flair et une boussole pour ces choses-là, m'offre une porte : « Laisse tomber les backstages, on verra ça tranquillement, chez moi, pour une réunion sans fariboles ». J'opine, j'affirme. Et puis je file à l'anglaise : qu'est-ce que ça peut me foutre, ce binz, à moi ; j'ai une vie, aussi, des gens que j'aime à voir, j'en ai besoin, c'est le pandémonium, ici, la foire des vins et, au bout du compte, je ne sais même plus démêler la part du boulot et celle de la passion. J'en ai le sifflet coupé. Plein de griefs, une avalanche, contre ces quatre types, Strummer en particulier, que j'apprécie de voir s'accom-

der brillamment, fondamentalement, de jouer comme des savates, et que je hais quand ils se protègent par des radasses misérables et dégoulinantes. Au moins, me dis-je, n'est-ce pas le mur honteux, bétonné, arrogant du business à la Stones, qui les cloître, juste un agrégat de minables illusionnistes. Mais dans ses attitudes de matamore, Mick Jones n'est-il pas profondément atteint du légitime syndrome spectaculaire : « flûte, on est les uniques, on est les cœurs, le sang de ces années, pourquoi ça ne serait pas à nous de rafler tous les titres, puisqu'aussi bien, on nous les a tous abandonnés ? ». Et qu'apprends-je ? Qu'à la première offre alléchante, les Clash ont accepté d'ouvrir deux méga-shows des Rolling Stones en cette paradoxalement triomphale tournée de jouvence des pirates, à Denver, Colorado. Devant cent mille personnes, à l'invitation expresse de leurs seuls véritables obstacles sur la route mythique du destin, ils auraient refusé au nom de quoi ? Vous auriez fait quoi ? C'est à fondre transi. Claque. D'autant qu'à chaque réflexion de ce tabac correspond un écho des concerts. Et que, vendredi (et samedi), les Clash furent magnifiques !...

Interlude

Sans transition, à l'autre bout du rouleau, j'ai bien envie de changer de noms. Plutôt que d'évoquer les éculés antécédants de nos héros, ils en sont donc, tant mieux, et puisqu'on est ici, en France, à Paris, voici quelques individus agrippés aux rambardes qui, très probablement, ressemblent à la pulsion des Clash du début, qui les aiment assez et qui ralentent. Cinq mecs de Paris et des environs avec quelques décisives raisons de s'énerver, qui l'ont apparemment fait sans vraiment prendre de gants avec l'autorité. Ils s'appellent ensemble D.K.P., un sigle pour mordre, pour rappeler les interdits jamais loin, et un souvenir ignoble et cuisant, c'est le

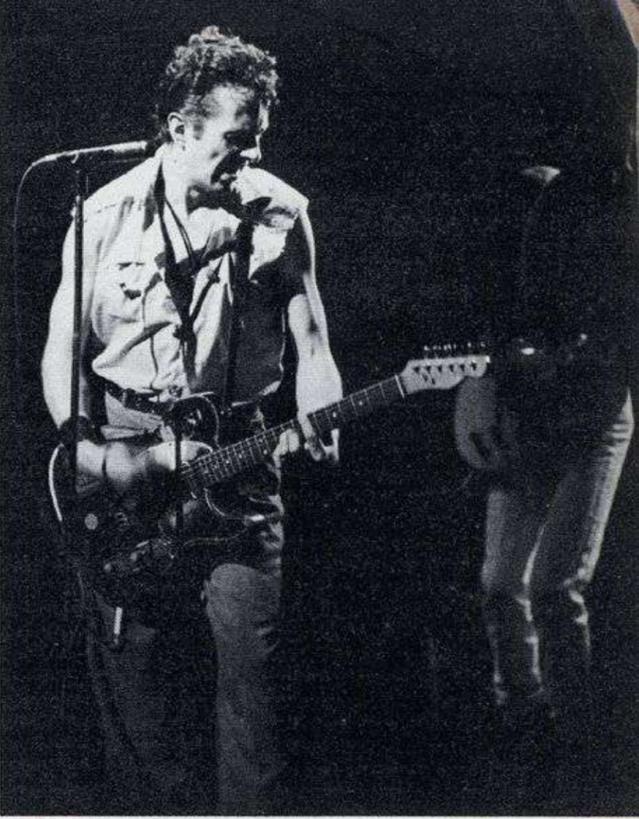
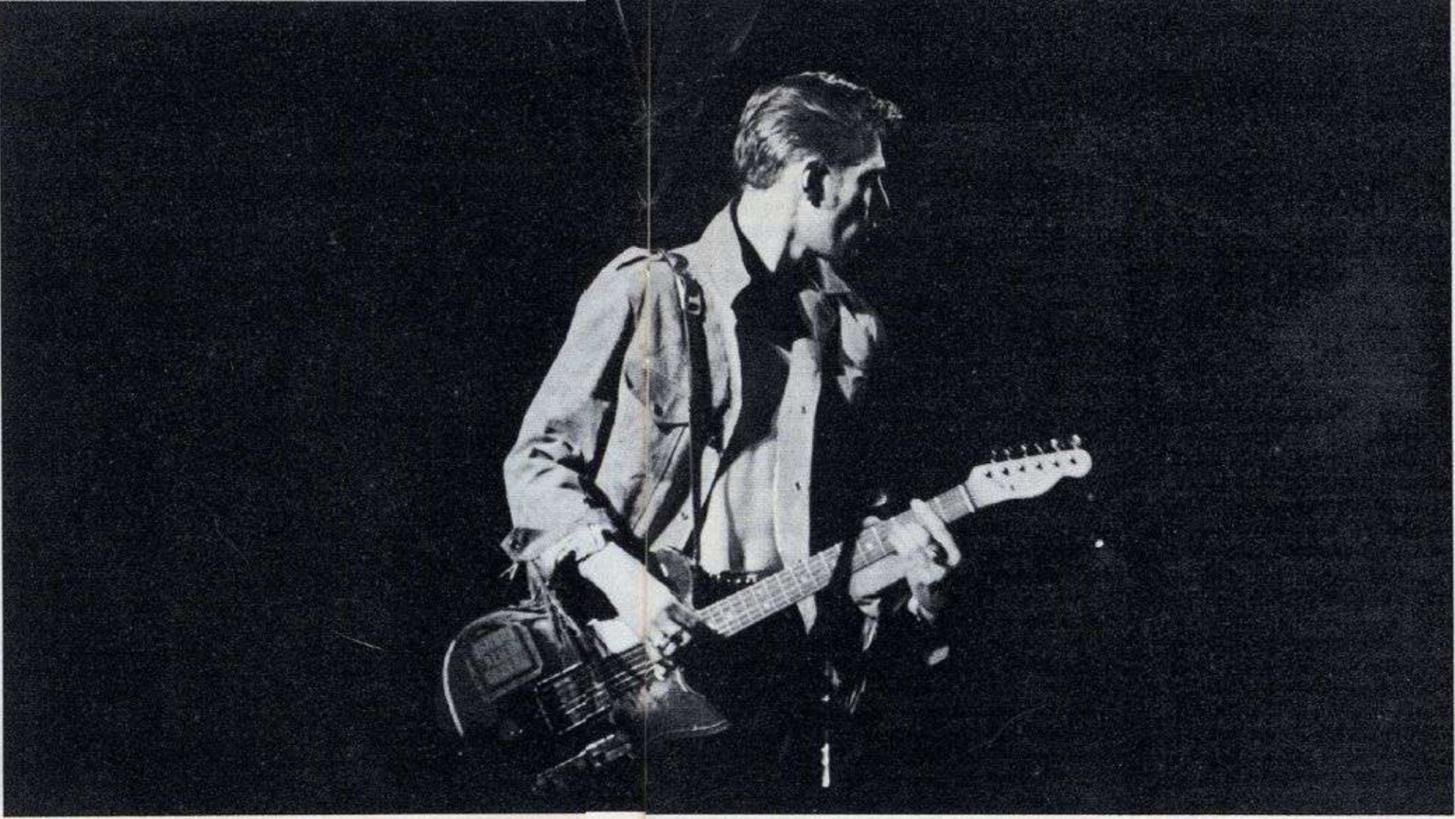
mot, il est pas drôle. Des groupes de rock qui beuglent leur rage en français, ça n'est peut-être pas très futuriste, mais il en naît assez pour, qu'en soi, la vague râcle le sol du bon public. Avec DKP, ça diffère nettement : oh, les textes ne sont pas du Racine, et la musique ne batifole pas dans les aigres pâturages de la cold wave polissée, mais ils en suent tellement, ils en veulent tant que leurs pavés sonnent immédiatement comme des sirènes : des rocks nerveux et menaçants qui font plaisir et peur tout d'un coup. Une fois, au Rose Bonbon, une fois déserte et glabre, ils se sont amenés sans public et sans y croire. Et en trois morceaux, les rares présents se sont pétrifiés sous l'averse. On ne joue pas comme ça quand on feinte ou qu'on hésite, on n'aboie pas comme ça quand on connaît pas. Les chansons s'intitulent « Toi Prisonnier », « Hors la Loi », « Notre ami », des grenades, des trucs blessants pas pour rire, et qu'on entend, qu'on retient du premier coup. Nargués par le fric qui danse au-dessus d'eux et les réduit, coincés entre la ficaille obscène et la défonce merdeuse, les DKP s'escriment à ne pas se vider ni plonger et leur rock cisaille la torpeur d'ici qui retombe mieux que cinq ministères et cent gyrophares. De toute façon, ayant à peine discuté avec eux, j'avertis que tôt ou tard, il faudra bien les admettre. Et leurs ruades avec eux. C'est le genre de mecs comme ça : d'une manière ou d'une autre, ils vont nous exploser à la gueule. Autant s'en faire une raison, même si elle ne rassérène pas les leurs. Et vous savez quoi ? Leur chanteur a de l'allure. Beaucoup. Et leur pianiste (car ils en ont un, pas la figure à ça, mais ces gens-là ne doutent de rien) a un doigté que Jerry Lee et Frantz Liszt envieraient : il leur dame le pion en enjambant superbement barrières et genres de quelques facéties tout bonnement incongrues. Voilà, c'était juste comme ça, en passant, un rappel, un aiguillon peut-être, qui m'a sauté au pif

parce que voir de nouveaux groupes tels que DKP (qui attaque) ou Ketchup Richard (qui se retrouve à la rue), ou Oh No Lu Lu (qui se débande, ne demeure que l'essentiel axe Nathalie-Jean-Marc) rôder dans les coursives du showbiz français comme ils rôdaient autour de Mogador, après cinq ans d'offensives clasher et à l'heure du triomphe, c'est vraiment trop bête et trop rageant. A vous donc, chers lecteurs, d'ouvrir grandes ces esgourdes engourdies que les Clash ont su travailler. En P.S. de cet intermède, j'aimerais livrer leur version de la polémique sur le Golf Drouot, ce club où « l'on achève bien les chevaux » (DKP dixit...).

Carnet : dimanche 27/9/81

Revenons à nos bisons. Aujourd'hui, Mogador pousse son pénultième soupir, les amplis reprennent leur souffle, les derniers fauteuils gémissent, les chottes s'écoulent et la fresque du Futura 2000 pendouille en vain, tout près du terminus. Des rumeurs avaient circulé : les Clash vont offrir une party. Pas de quoi en frémir d'aise, mais enfin, je veux rencontrer Joe Strummer. Et puis plus de party, nos amis en ont aussi leur claque des cliques qui les poursuivent de Rose en Privilège (où ?).

De toute façon, Joe s'est éclipsé à Londres pour y voir sa fiancée, une fille qui a de la chance, personne ne la connaît. Et quand Marc Z. m'appelle pour dîner avec les autres, pataqués, j'ai déjà décroché. Mais ça carbure sec : les Clash m'obsèdent, je n'écoute que « Sandinista ! », les vieux singles, le 25 cm américain et le maxi « d'Armageddon ». Strummer me hante : je rêve que je cause avec lui, qu'il mêle Mary et Mc Luhan, Sartre et Burroughs, qu'il pleure à flots sur Lennon et Marley mais s'emballa sur les ghettos qui éclaboussent de partout, qu'il fredonne de nouvelles paroles féroces et enthousiastes de sa voix d'aube



Paul Simonon
Futura 2000

« On est des aventuriers. Musicalement, c'est l'aventure ou la régression. « Sandinista ! », c'est un an d'aventures continuelles, et tout n'y est pas ».

crevée, sur des tempos plus remuants que le rap, plus méchants que le rock, plus ensorcelants que le dub. J'imagine que c'est un type à discuter de toutes choses différemment, et, sans déconner, j'espère; il me fait penser à distance au Dylan hypercasse-cou de « Highway 61 ». D'ailleurs, ils ont la même souplesse de liane tendue autour de leur micro. Et ils tapent également de l'avant du pied gauche. Cela dit, Joe ressemble surtout à Cochran : même de loin, on sent, on prend l'intelligence et la ferveur. Mais, bon, Joe est harassé. Alors...

Carnet : lundi 28/mardi 29/9/81
Lundi, Clash nage dans le potage. Font eau de partout. Naturellement, les seules pièces vaillantes sont les plus récentes, « Radio Clash » en tête. Tabernacle, s'ils ne décrochent pas la timbale aux U.S. avec un pareil coup de tonnerre hertzien, c'est que l'Amérique entière mérite bien son cornard de Reagan. Mais non, ils l'auront, leur hit en plomb fondu, ils l'auront, parce qu'au fond, ils le veulent, et quoi d'autre ? C'est ça ou se condamner à une sempiternelle marginalisation, à ce maudit culte mineur qui, là-bas, signifie le suicide. Ils ont trop fréquenté Johnny Thunders pour ne pas savoir où mène la vicieuse et rapace adulation new-yorkaise. La question devient désormais : Clash sera-t-il assez fort pour, non seulement résister à l'écrasante et neutralisante pression du grand public élevé au grain de maïs, mais surtout en profiter, s'en trouver démultiplié, à l'instar, eh oui, des Beatles, des Stones ou des Doors. Remarquez, dans ce genre d'équipée sauvage, d'épopée contemporaine, les fameux choix perdent de leur sens : ont-ils seulement le choix, les Clash, entre conquérir définitivement l'Amérique (et tout le restant féal : Japon, Australie, Allemagne) et se replier sur une Albion qui ne veut plus entendre parler d'eux, pour cause de désertion (et de mé-

diocrité remise au goût du jour) ? Evidemment, non. C'est comme la course aux armements, ça ne se détourne ni ne se retourne : les missiles ne finiront pas en sandwich dans l'assiette des chômeurs ou des crève-la-faim. Enfin, bref, les Clash n'ont qu'à sauter le pas, à condition qu'ils n'égarent rien de leur barda. Et à la grâce de Jah et de la Révolution réunis ! N'empêche ; ce soir, ça manquait de nerf. Mardi, c'est mieux. Encore un nouvel aspect du groupe, au passage, plutôt méconnu jusque là : un concert sans véritables étincelles, mais carré, solide, charpenté, ... pro. Tiens, ils ont aussi acquis ça, de jouer parfaitement en place, tels de vieux briscards. Ça me donne l'occasion de constater qu'à la façon Talking Heads, les Clash remodelent entièrement leur répertoire pour lui donner un ton unique, de « London's Burning » à « Rebel Waltz ». A chaque tournée, la totalité de la musique est revivifiée par les apports neufs, les expériences volontaristes, ce si précieux sens du contact. Au passage toujours, quand Joe daigne se concentrer dessus, son chant prend des accents épiques et chauds dignes d'un Costello (zut, j'aurais pas dû : tout le monde déteste Costello, n'est-ce pas ?). Et les autres ne s'en tirent pas mal non plus, Jones sur « Train In Vain », en particulier, le moment où il jubile à fond et ravale de beaux sanglots...

Carnet : mercredi 30/9/81
Paris' Burning, Paris' Calling, Paris'Bullets, Paris'Bombs, Version Paris, tout ce que vous voudrez, ce soir, Clash, on veut les voir en cavaliers de l'Apocalypse. Le public a gonflé, tout le monde veut participer à l'apothéose du vénérable théâtre Mogador, malheureux relief babylonien, où à sa démolition. Comme au premier jour, comme samedi, la crème de la crème de la lie de la ville s'est donnée rendez-vous : tous les vilains, toutes les affreuses, tous ceux qui seront encore là quand le fantôme de

Jean-Paul II jouera aux dés avec Nostradamus, tous ceux qui savent dans la chair de leur vie que, si Clash se conjugue avec rock, ça n'est pas pour autant forcément la clef de leur bonheur... Sur scène, Wah, frêle groupe bi-couleur dont les singles en ont ravi plus d'un. Le chanteur ressemble un peu à Tom Robinson, mais il brame plutôt comme le héraut de Psychedelic Furs, et il est tout jeune, ils le sont tous. Eparpillés mais accrocheurs et plein d'idées, les Wah, et plus intimidés pour deux ronds. Déboulent The Beat, le combo qui a su enfoncer toute une jungle dans son ska d'origine. Follement dansant, drôle et explicite. Le chanteur est un démon hilarant, communicatif, le vieux saxo pète ses boulons, The Beat swingue à fond de ballon; sans la suite, on se pamerait de plaisir. Quant à Clash, pour ce bouquet doublement final, j'ai trouvé qu'ils avaient rassemblé toutes leurs qualités et tous leurs défauts. Résultat, un set monstrueux, énorme, fou. Bien sûr, les cœurs s'emballent, ça gicle aux jointures, ça pétarade dans toutes les directions, mais le Clash ne s'enraye pas : trop fort, trop aguerri, trop désireux. Et trop généreux. Trop ? Près d'une heure en un triple rappel, non, ça n'est pas du luxe, rien que justice... Et les enfoirés de se disputer le choix des goodies à exhumier, inviter les copains foncés à rapper, Pearl Harbor à twister sur « Hit The Road, Jack » de Ray Charles, pour finir en un « White Riot » inusité et définitivement, réellement somptueux. Exit Clash, et nous-mêmes de Mogador, cette carcasse à pantalonades qui s'est offert une âme à la veille de son dépeçage. Et le reporter, ému, exsangue, de supplier une ultime fois qu'on lui accorde quelques gouttes de salive. A défaut de Strummer, et grâce à Zermati, Kozmo prend le risque inouï de déranger ce foutu grand bassiste de Paul Simonon. Dix minutes, sous surveillance. Une sacrée figure, celui-là. C'est déjà ça !...

Pourquoi ce long séjour après celui de New-York City ? Est-ce une autre feinte pour éloigner le spectre du méga-stardom ?
Paul Simonon — On n'a pas à feindre, c'est pas notre problème. Les séjours comme ça ne correspondent pas à un plan stratégique, c'était juste un truc à New-York. Mais si tu en as entendu parler, tu te doutes que c'était assez excitant, les petites salles, la proximité, le naturel. Là, en plus, c'est bourré de charme. Et on a tant d'amis à voir !... De toute façon, avec nous, aucune forme de quoi que ce soit n'est jamais définitive.
A travers des médias plus ou moins complaisants, d'anciens fans vous reprochent encore d'avoir trahi vos « racines ». Qu'en dites-vous ? Et « Sandinista ! », n'est-ce pas un bouillon de culture ? Et Ellen Foley ? Et Pearl Harbor ?
P.S. — Si les gens qui courent après nos racines n'ont rien d'autre à faire, tant pis pour eux. Nous, on est des aventuriers. Musicalement, c'est l'aventure ou la régression. Je crois d'ailleurs que les racines se créent autant qu'elles se découvrent. Et je n'y pense jamais. « Sandinista ! », c'est un an d'aventures continuelles, et tout n'y est pas (rires). Et on ne se préoccupe pas de savoir si c'est un bouillon avec telle ou telle culture dedans. Quel intérêt ? Quant aux disques d'Ellen et de Pearl, ce sont des... initiatives individuelles, qui ont heureusement aussi emballé les autres. On ne se quitte pas beaucoup, tu sais... (songeur, mais pas mécontent).
Que pensez-vous de la période ? Etes-vous, comme plein de gens, tiraillés entre une ouverture de type culturel, justement, et une manière de radicalisme politique ? C'est une question impossible...
P.S. — Je ne sais pas, ces mots ne me parlent pas vraiment. Je pense, par exemple, qu'un gouvernement comme celui de Maggie Thatcher est un danger très grave pour tous les Européens, que ce qui se

passe au Salvador ou en Pologne, ou dans les ghettos pauvres du monde, concrétise un peu trop les hantises qu'on avait. Remarque, on les a toujours, mais on essaie de les traduire différemment. D'une façon qui soit plus encourageante que sectaire ou dépressive. Ah, et puis nous, on a des flics dégueulasses. Pire que les vôtres. Ça, c'est pas sûr, même maintenant... Peut-on savoir comment vous composez et bénéficier d'un aperçu sur vos projets futurs, discographiques en particulier ?
P.S. — Rien de plus simple. Chacun de nous apporte quelque chose, un maximum d'idées, de bribes de mélodies, d'essais d'arrangements, et hop, on secoue le tout comme une chîée de cocktails. C'est vrai. Disons, en plus, que Joe a davantage de facilités à écrire les textes que nous trois, et que j'apprécie surtout la part du son, des arrangements. Question projets, j'imagine qu'on va persister dans la voie des petits concerts comme ici, dans la mesure du possible (ne se mouille pas trop, Paul, ni n'évoque le coup avec les Stones). Pour le reste, je préfère ne pas trop en parler... Bon, alors on a déjà largement enregistré les bases d'au moins un bon album, mais on n'est pas encore fixé exactement sur les titres et le studio définitif. Tu vois, ce n'est pas pour tout de suite, tout de suite.
Mais de tout ce que vous faites, de tout ce que vous jouez, que restera-t-il dans deux ou trois ans ?
P.S. — Je trouve plutôt que c'est un bon signe de ne pas le savoir très bien. On n'est vraiment pas des planificateurs. Mais à l'inverse, je ne crois pas qu'on puisse encore jouer « Career Opportunities »... Bravo pour l'honnêteté et l'élégance de ce clin d'œil...

aimablement fournis par Assad Debs, du Palace (organisateur).
— 15 000 entrées ont été vendues, plus cinq cents invitations.
— 2 000 entrées en moyenne quotidiennes, avec deux pointes fourchues les samedi 26 et mercredi 30/9, où l'on s'est sans doute un peu trop serré.
— Là-dessus, à 50 F le ticket, les Clash perçoivent 80 % de la recette, soit environ 80 000 F par soir.
— Si l'on compte 25 personnes pour la tournée, plus les trois groupes, The Beat et Wah étant rémunérés par Clash (fait rarissime), et la quasi totale absence de soutien CBS, il ne doit guère rester dans la poche des stars que le prix d'un paquet de nêles.
— Cette sorte de concerts réduits dans une vieille salle parisienne a donc ses avantages et ses inconvénients : certes, toutes les parties en jouissent plus que dans un hangar, mais personne n'y fait fortune.
— Mogador offrait mercredi 30/9 un spectacle d'après-guerre, très, très dégradé, crevé de toutes parts et d'une saleté à rebuter même un assureur. Cela coûte cher. Et il avait fallu monter une scène spéciale. Il a fallu la démonter...
— Enfin, aucun problème sérieux de « sécurité ». D'abord trop peu nombreux, les gens du S.O. n'ont, malgré tout, eu aucune difficulté à contrôler un public varié, mais tolérant. Seules à signaler quelques menues algarades entre skins... Paris n'a pas cramé.
François DUCRAY

En guise d'envoi, quelques renseignements très matérialistes à propos des sept concerts de Clash au théâtre Mogador,